

**« De Tristan à Tolkien : Beren, Túrin et Aragorn  
I – fonder la comparaison / II – l’amour fatal »**

Vincent Ferré, Paris 13 (Paris Nord, CENEL)

Ce texte présente la communication prononcée le 16 mars 2006 à Arras lors du colloque « *Fantasy: le médiéval merveilleux aujourd’hui* », à paraître en 2007 aux éditions Bragelonne (Anne Besson & Myriam White, éd., *Fantasy : le merveilleux médiéval aujourd’hui*), précédée d’une première partie servant à justifier la comparaison entre les héros médiévaux et les textes de J.R.R. Tolkien, publiée depuis dans la revue *Otrante*, n°19-20, *Rosny aîné et les autres formes*, sous la direction d’Arnaud Huftier, Paris, Kimé, Paris, 2006, p. 281-290.

Une version développée devrait être mise en ligne dans les prochaines semaines (les ajouts par rapport aux versions publiées apparaîtront en bleu).

Un homme hérita d’un champ où se trouvait un amas de vieilles pierres, vestige d’un ancien palais. Une partie de ces pierres avait déjà été utilisée pour édifier la maison dans laquelle il résidait, en vérité, non loin de la vieille demeure de ses pères. Il prit des pierres parmi les ruines et érigea une tour. Mais en arrivant, sans même se donner la peine de monter l’escalier, ses amis virent immédiatement que ces pierres avaient jadis appartenu à un édifice plus ancien. Aussi renversèrent-ils la tour, non sans peine, afin de chercher sculptures et inscriptions enfouies, ou de découvrir où les lointains ancêtres de cet homme s’étaient procuré leurs matériaux de construction. Soupçonnant l’existence d’un gisement de houille dans le sol, certains se mirent à creuser, jusqu’à en oublier les pierres. Tous disaient : « Cette tour est très intéressante », mais aussi, après l’avoir renversée : « Dans quel état la voici ! » Et on entendit même les propres descendants de l’homme, dont on aurait pu s’attendre à ce qu’ils réfléchissent davantage à son entreprise, qui murmuraient : « Quel drôle de bonhomme ! Figurez-vous qu’il a utilisé ces vieilles pierres pour bâtir une tour qui n’avait aucune raison d’être ! Pourquoi donc n’a-t-il pas restauré la vieille maison ? Il n’avait aucun sens des proportions. » Mais du haut de cette tour, l’homme avait pu contempler la mer<sup>1</sup>.

Cette parabole de la tour, racontée par Tolkien dans son essai sur *Beowulf*, résume bien son rejet de toute recherche des *sources* et sa volonté d’envisager le texte épique comme un poème. De la même manière, je laisserai ici de côté la question de l’influence de l’histoire de Tristan et Yseut sur Tolkien<sup>2</sup>, pour essayer de *contempler la mer*, d’approcher l’œuvre de J.R.R. Tolkien par le truchement du couple médiéval – en privilégiant le récit le plus

---

<sup>1</sup> J.R.R. Tolkien, « *Beowulf: Les Monstres et les critiques* », in *Les Monstres et les critiques et autres essais* [1983], édition de Christopher Tolkien, traduction de Christine Laferrrière, Paris, Christian Bourgois, 2006, p. 18.

<sup>2</sup> Le lecteur intéressé par la question des sources se tournera vers d’autres textes, en particulier vers le *Kalevala*, dans le cas de Túrin, « figure dont on pourrait dire (selon les personnes qui aiment ce genre de choses, mais ce n’est pas très utile) qu’il est tiré partiellement de Sigurd le Volsung, d’Œdipe et du Kullervo finnois » (Lettre 131 (fin 1951 ?) à M. Waldman, in J.R.R. Tolkien, *Lettres* [1981], Paris, Christian Bourgois, 2005, p. 216 - abréviation en *L*).

important du légendaire tolkienien, « l'histoire principale du *Silmarillion* »<sup>1</sup>, celle de Beren et Lúthien<sup>2</sup>.

Parmi les textes qui nous sont parvenus, paraissent s'imposer ici les « premières versions »<sup>3</sup>, en vers, par souci de compatibilité entre la forme et la « maturité » des textes : ceux de Béroul et de Thomas, auxquels on peut ajouter les deux *Folies de Tristan* ; seule exception plus tardive, pour des raisons qui apparaîtront : le *Sire Tristrem* anglais<sup>4</sup>. Du côté de Tolkien, le choix s'est porté sur une version encore peu connue, le *Lai de Leithian*, paru récemment en français dans les *Lais du Beleriand*<sup>5</sup> : cette version en vers appartient en effet à la jeunesse de l'œuvre tolkienienne, puisqu'elle a été rédigée dans les années 20, juste après la version en prose des *Contes Perdus*<sup>6</sup> ; elle peut en outre être examinée en étroite relation avec *Le lai des enfants de Húrin*, l'autre grand poème des *Lais du Beleriand*, centré sur la figure de Túrin. Leur rapprochement révèle un chassé-croisé, le *Lai de Leithian* ayant été écrit après *Húrin*<sup>7</sup> alors que son histoire le précède dans la chronologie du monde fictionnel. A Beren et Túrin, on ajoutera en contrepoint le nom d'Aragorn, le plus célèbre des amants tolkieniens, dont le nom paraît s'imposer dès que l'on évoque Tristan<sup>8</sup>. Ce sera toutefois pour constater

---

<sup>1</sup> L, p. 215. Comme toujours chez Tolkien, cette déclaration doit être relativisée et rattachée à une phase de son travail : après la publication du *Seigneur des Anneaux*, l'histoire de Túrin semble prendre une importance nouvelle et forme le pendant de l'histoire de Beren, qui la précède nettement dans la chronologie du monde de Tolkien – voir l'introduction de Christopher Tolkien à J.R.R. Tolkien, *The War of the Jewels* [1994], Londres, HarperCollins, 2002, p. x). On en veut également pour preuve, la parution à venir, en volume séparé, de l'histoire de Túrin sous la forme d'un montage par Christopher Tolkien des diverses versions (*The Children of Húrin*, HarperCollins, 2007). La correspondance montre aussi l'importance de ce « mythe personnel » pour l'auteur, qui le relie discrètement à sa propre vie ; mais je laisserai ici de côté les échos autobiographiques du récit.

<sup>2</sup> Cet article poursuit donc une recherche engagée dans « Tolkien et le Moyen-Age, ou l'arbre et la feuille », où il s'agissait d'explorer le « sentiment de familiarité qu'éprouve le lecteur habitué aux récits médiévaux, lorsqu'il découvre *Le Seigneur des Anneaux* », texte qui « s'appréhende en effet à travers le filtre d'un certain nombre de représentations héritées » du Moyen Age (in Michèle Gally (dir.), *La Trace médiévale et les écrivains d'aujourd'hui*, Paris, P.U.F., 2000, p. 121).

<sup>3</sup> Voir le volume publié sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, Paris, Gallimard, 1995, LX-1728 p. (Bibliothèque de la Pléiade).

<sup>4</sup> L'abréviation *ST* désigne *Sire Tristrem* dans l'édition Pléiade de *Tristan et Yseut* (op. cit.) ; toutes les autres références paginales, parfois explicitées par les initiales *Be* et *Th* (pour Beroul et Thomas), ou par *FTB* (Berne) et *FTO* (Oxford), renvoient à *Tristan et Yseut. Les poèmes français, la saga norroise*, édition, traduction et commentaire de D. Lacroix et Ph. Walter, Paris, L.G.F., 1989, 634 p. (Lettres gothiques) – ont aussi été sollicités, sans être cités ici, le *Lai du chèvrefeuille* de Marie de France et le *Donnei des Amants*.

<sup>5</sup> J.R.R. Tolkien, *Les Lais du Beleriand*, Paris, Christian Bourgois, 2006, 647 p. (Histoire de la Terre du Milieu, III). Les références entre parenthèses dans le corps du texte renvoient à cette édition, la référence au texte anglais (*The Lays of Beleriand* [1985], Londres, HarperCollins, 2002, 393 p., pour le poème *Húrin* ; la version française, bilingue pour le second poème, *The Lay of Leithian*, se suffit à elle-même) étant précisée après la référence française (ex : 10/16), ou en note.

<sup>6</sup> *Conte de Tinúviel*, in J.R.R. Tolkien, *Le Livre des Contes Perdus*, Paris, Christian Bourgois, 2001, p. 289 sq (édition compacte) – ce volume est la traduction de *The Book of Lost Tales I & II* [1983-1984], Londres, HarperCollins, 2002, 2 v. Les raisons exposées ici nous amènent à préférer Túrin au personnage de Tuor.

<sup>7</sup> Les poèmes contenus dans les *Lais du Beleriand*, sont inachevés ; le *Lai des enfants de Húrin* date de la première moitié des années 20 (1920-1925, alors que Tolkien enseignait à Leeds), le *Lai de Leithian* de la seconde (1925-1931) – avant une nouvelle version, en 1949-1950. Cet inachèvement rendra nécessaire le recours aux versions en prose de la *Formation de la Terre du Milieu* (*The Shaping of Middle-earth: The Quenta, the Ambarkanta and the Annals, Together with the Earliest 'Silmarillion' and the First Map* [1986], édition de Ch. Tolkien, Londres, HarperCollins, 2002, 380 p., abrégé en *Sh*) – à paraître en français en mai 2007 chez Christian Bourgois Editeur dans une traduction de Daniel Lauzon), du *Silmarillion* publié en 1977 par Christopher Tolkien ainsi qu'au *Narn I Hîn Húrin* (montage de diverses versions dont les plus tardives datent des années 50) pour compléter les histoires des *Lais* – en attendant la parution des *Children of Húrin* en 2007.

<sup>8</sup> Voir la communication de Pedro Ángeles-Ruiz, « Catholic *contrafactura* of myth in J.R.R. Tolkien's writings », à paraître dans les actes du colloque de Birmingham (août 2005), *The Ring Goes Ever On: Proceedings of the 2005 Tolkien Conference*, Londres, The Tolkien Society, 2007. L'édition utilisée est celle du

que l'intérêt du rapprochement avec cette figure nettement ultérieure est minime et conforte, *a contrario*, le choix de Beren et de Túrin.

Il s'agit de réfléchir ici à la diffraction (au sens de *répartition*) des figures de Tristan et Yseut entre plusieurs personnages tolkieniens – par un dédoublement entre Beren et Túrin et une reprise en mineur chez certains acteurs secondaires ou chez Aragorn – afin de montrer les inflexions que Tolkien opère progressivement, au fil des avatars de ses héros « tristaniens » ; il choisit ainsi de privilégier certaines potentialités des figures de Beren et Lúthien, Túrin, Nienor et Failivrin, Aragorn et Arwen, en mettant en particulier l'accent sur la fatalité d'un amour douloureux, qui ne peut être vécu que hors de la société, et qui mène à la mort.

Au préalable, si ma démarche diffère d'une recherche des sources, il faut pourtant fonder un rapprochement qui risquerait sinon de verser dans un autre défaut d'une partie de la critique tolkienne : la comparaison gratuite avec des textes qui n'ont manifestement rien à voir avec Tolkien. Mettre en regard le corpus médiéval et les poèmes tolkieniens permettra aussi de rappeler le détail de récits célèbres (sur Tristan), mais qu'on simplifie ou dont on confond parfois les versions, tout en proposant une lecture de textes (de Tolkien) encore largement ignorés par la critique, même anglophone.

## I – fonder la comparaison

Les raisons premières sont internes aux récits, qui partagent plusieurs éléments remarquables : un personnage orphelin, élevé à la cour d'un roi étranger (ou qui n'est pas son père), ne peut y demeurer ; il tombe amoureux d'une femme interdite et vit une existence douloureuse qui s'achève dans la mort.

Tristan, on le sait, est orphelin de père puis de mère, élevé à la cour de son oncle Marc, où l'envoie sa mère. Celle-ci joue également un rôle déterminant pour Túrin, dont le père a disparu<sup>1</sup> et que Morwin confie au roi Thingol ; pendant douze ans, jusqu'au seuil de l'âge adulte, ce dernier le traite comme son enfant, annonçant la relation entre Aragorn et Elrond dans *Le Seigneur des Anneaux*, à ceci près que la mère d'Aragorn accepte l'invitation de vivre avec son fils (1130/1095), contrairement à celle de Túrin – « [passer] ses jours / en convive d'autrui même des rois elfes/ ne lui plaît guère »<sup>2</sup>. Morwen ne garde avec son fils qu'un lien, celui du souvenir, de la douleur et des regrets, lien qui sera un moteur narratif lorsque Túrin, nouveau Perceval, tentera par tous les moyens de retrouver sa famille. Chez Beren, la mère n'est même pas évoquée, le père, Barahir, est rapidement tué par les troupes de Morgoth (229/228) ; c'est pourchassé par ses ennemis que Beren parvient à gagner un refuge elfique, chez Thingol là encore, aux Mille Cavernes.

Que le père soit submergé sous le nombre de ses adversaires (*Húrin*, 19/6), qu'il ait été trahi (dans le cas de Beren) – quand le récit ne combine pas les deux traits (*ST* 925) –, les textes offrent souvent, en un contrechamp émouvant, l'image de la mère apprenant la mort de son compagnon (*Sire Tristrem*) ou attendant son retour pendant de longues années : « La nuit

---

*Seigneur des Anneaux* [1972-1973], Paris, Christian Bourgois, 1990 (1999), 1278 p. (édition compacte). Les références entre parenthèses dans le corps du texte renvoient à cette édition, la référence anglaise à *The Lord of the Rings* – (1954-1955, 2<sup>nd</sup>e édition, 1966), Londres, G. Allen & Unwin, 1983, 1193 p. – étant précisée après la référence française (ex : 10/16) ou en note.

<sup>1</sup> Nul ne sait qu'il a été enlevé par les armées de Morgoth, qui le retient captif : « Au siège rocheux du plus pentu des pics / ils ont fixé ses liens, infrangible chaîne. [...] / mais son regard dessillé a découvert au loin / et ses yeux enchantés ont vu toutes les choses / qui se sont abattues sur son peuple – tourment du démon. » (22/8 : « To a stool of stone on its steepest peak / they bound him in bonds, an unbreakable chain, / [...] but unveiled was his vision, that he viewed afar / all earthly things with eyes enchanted / that fell on his folk – a fiend's torment. »).

<sup>2</sup> 27/13 (« [...] but to spend her days/ as alms-guest of others, even Elfin kings, / it liked her little »).

elle guette des coups à sa porte, / ou bien un pas qu'elle connaît si bien » (*Húrin*, 27/13<sup>1</sup>). De ce père, il reste un héritage matériel, tel le heaume que sa mère fait remettre à Túrin, « frappé d'un charme si puissant »<sup>2</sup> ou encore l'anneau, légué à Tristrem (*ST* 925), repris par Beren des mains de l'ennemi – cet anneau de Barahir (229/228) que recevra plus tard Aragorn des mains d'Elrond comme « marque de [leur] lointaine parenté »<sup>3</sup>. Mais ces objets ne sont que le pendant concret d'un héritage beaucoup plus déterminant, qui met en jeu, on le verra, le destin et la souffrance.

Pour le seigneur qui l'accueille, le héros accomplit des faits d'armes : Túrin défend le Doriath de Thingol contre les Orques (30/16) – annonçant les « grands exploits » [*great deeds*] d'Aragorn (1130/1094)<sup>4</sup> – avant de combattre un dragon et de tomber inanimé<sup>5</sup>, à l'instar de Tristan lors de son combat contre un « serpent » (*Be* 141, *FO* 249), lui qui avait déjà vaincu le célèbre Morholt : « J'eus de la chance de le tuer, oui vraiment. Mais je fus grièvement blessé car l'épée était empoisonnée. »<sup>6</sup> Ici, Beren se distingue, lorsque, défié par Thingol, il se lance dans un haut fait encore plus éclatant, la quête d'un des Silmarils dérobés par Morgoth : son héroïsme est nettement plus prononcé que dans la version en prose des *Contes Perdus*, où il semblait humble et proche d'un héros traditionnel de conte de fées<sup>7</sup>. Dans les trois cas, le protagoniste acquiert une renommée exceptionnelle : « beaucoup de gens connaissent cette histoire », constate Tristan (*FO* 245), suivi partout par sa *prooise* (*Be* 32), comme Beren<sup>8</sup> et Túrin : « Alors la gloire des combats aux marches lointaines / retentit à la cour du Roi du Doriath, / les exploits de Túrin courent ses palais »<sup>9</sup>.

Le héros doit pourtant se détacher de la cour, en raison d'un crime, et quitter la civilisation. Découvert, l'adultère de Tristan avec la reine Yseut le met en danger de mort : il est condamné au bûcher (*Be* 65), sa tête mise à prix (*Be* 99). Offensé, Túrin tue accidentellement l'Elfe Orgof dans un geste d'orgueil (ou de fierté) et quitte les Mille Cavernes parce qu'il se croit menacé (32-33/18-19). Ce « crime », objet de débat pour le lecteur, le texte en souligne à chaque fois la gravité aux yeux des juges, Marc ou les parents d'Orgof<sup>10</sup> ; c'est encore le cas pour Beren, qui doit quitter le Doriath parce qu'il ne mérite pas Lúthien, selon Thingol, le père de la jeune fille qui le menace de mort pour son audace. La violence du roi se mesure à l'aune d'une variation ultérieure, nettement atténuée, dans *Le Seigneur des Anneaux* : Aragorn ne demeure pas à Fondcombe parce qu'il n'est pas encore digne d'Arwen. C'est encore une fois la figure paternelle, ici Elrond, qui souligne la différence de statut (1132 / 1096), dont Aragorn avait déjà conscience en voyant Arwen, avant

---

<sup>1</sup> « At night she would listen for a knock at the doors, / or a footstep falling that she fondly knew ».

<sup>2</sup> 27/14 (« a helm that hammers had hardened of old, / whose makers had mingled a magic therein / that its worth was a wonder and its wearer safe, / guarded from glaive or gleaming axe »).

<sup>3</sup> 1130/1094 (« the token of our kinship from afar »).

<sup>4</sup> Une version ultérieure renforce le parallélisme entre les deux héros, à travers le motif de l'épée reforgée, nouvel objet circulant entre les textes, reliant cette fois Aragorn et Túrin (*Sh*, p. 125).

<sup>5</sup> Cet épisode se situe dans *L'Esquisse de la Mythologie*, version en prose rédigée en 1926 pour « expliquer » le contexte de *Húrin* (*Sh*, p. 31).

<sup>6</sup> *FO* 245 ; voir les rappels répétés du combat, chez Bérout (*Be* 25, 27, 31, 63).

<sup>7</sup> Par son attitude envers le roi Tinwelint (le futur Thingol) ou Melko, par son statut de chasseur errant (et non comme adversaire acharné de Morgoth et fils d'un personnage à l'aura légendaire), qui accepte de « piéger les petits animaux » et chasser les souris, le Beren du *Conte de Tinúviel* est un personnage beaucoup moins héroïque que celui de *Leithian*.

<sup>8</sup> Les échos de ses hauts faits parviennent jusqu'à Morgoth : « mais moult ont chuchoté / dans son cou le nom de Beren / en nouvelles quotidiennes » (485 / 484 : « [...] renown / of Beren vexed his ears [...] »).

<sup>9</sup> 31/16-17 (« Then the fame of the fights on the far marches / were carried to the court of the King of Doriath, / and tales of Túrin were told in his halls »).

<sup>10</sup> Il ne faut sans pas disculper Túrin trop rapidement, au nom de son caractère héroïque : son geste est en effet précédé, dans le poème, par un rappel des premiers meurtres fratricides au Valinor (32/17), proximité qui vaut comme rapprochement, et peut-être (implicitement) comme jugement moral.

même de connaître son identité : « il sentit que [son] haut lignage [...] n'avait à présent que peu de valeur et n'était rien à côté de la dignité et de la beauté de la jeune fille »<sup>1</sup>.

La femme joue donc un rôle déterminant, et suscite un amour interdit ; sa figure est topique, tout comme son portrait. Ainsi de Lúthien découverte par un rival de Beren :

et soudain sa cape est tombée  
elle se tient vêtue de blanc,  
d'argent, ses bijoux brillant  
dans le soleil comme une aurore,  
sur sa mante bleue, des lys d'or  
scintillent. Qui eût pu fixer  
ce visage sans succomber ?  
Longuement songe Curufin.  
Il s'enivre du doux parfum,  
des fleurs de sa chevelure,  
de sa souple et fière allure

down she let slip her shadowy cloak,  
and there she stood in silver and white.  
Her starry jewels twinkled bright  
in the risen sun like morning dew;  
the lilies gold on mantle blue  
gleamed and glistened. Who could gaze  
on that fair face without amaze ?  
Long did Curufin look and stare.  
The perfume of her flower-twined hair,  
her lissom limbs, her elvish face,  
smote to his heart [...]<sup>2</sup>

Son apparence rappelle au lecteur des *Lais du Beleriand* celle de la « svelte vierge », fille de Thingol : « C'est la frêle Finduilas, souple et fine, / faite femme, fascinante beauté, / dans toute sa splendeur »<sup>3</sup>. Elle annonce aussi explicitement Arwen – Tolkien est allé jusqu'à retenir *Finduilas* comme nom pour cette dernière, jusqu'en 1949<sup>4</sup> – dans *Le Seigneur des Anneaux*, où il suffit de chanter le *Lai de Leithian* pour faire apparaître la « vivante image » de son héroïne : « Et voilà que Lúthien marchait sous ses yeux à Fondcombe, vêtue d'une mante bleu et argent, belle comme le crépuscule du Pays elfique ; sa chevelure sombre flottait dans une brise soudaine, et son front était ceint de gemmes semblables à des étoiles. »<sup>5</sup> Surtout, elle rappelle les évocations de figures médiévales, à commencer par Yseut, souple dans ses beaux vêtements, elle dont le portrait se résume<sup>6</sup> à l'affirmation de sa beauté supérieure et à une notation sur sa blondeur, qui lui vaut son surnom, chez Thomas : est-ce un hasard si Lúthien, fille du roi du Doriath, en Beleriand (le premier nom de cette région était d'ailleurs *Broseliand*, ce qui établit un lien supplémentaire avec la matière arthurienne) est brièvement blonde dans sa genèse<sup>7</sup> ?

Le héros se prend pour elle d'un amour interdit. Interdit car adultérin et incestueux, chez Tristan : s'il a gagné sa main (ce que l'on oublie parfois) lors du combat contre le dragon, c'est au profit d'un autre, son oncle Marc, à qui elle est promise ; après les premières

---

<sup>1</sup> 1131/1095 : « he felt that his high lineage [...] was now of little worth, and as nothing compared to her dignity and loveliness. »

<sup>2</sup> 383/382. Voir aussi p. 207/206 : « jamais ne fut vierge pareille [...] » (« so fair a maid no more shall be »).

<sup>3</sup> 91/65 (« There to woman's stature will be waxen full / frail Finduilas the fleet maiden ») et 97/70-71 (« 'Twas frail Finduilas, fleet and slender, / to woman's stature, wondrous beauty, / now grown in glory [...] »).

<sup>4</sup> Voir Wayne G. Hammond, Christina Scull, *The Lord of the Rings: A Reader's Companion*, Boston, Houghton Mifflin, 2005, p. xxviii.

<sup>5</sup> 1130/ 1095 (« And behold! there Lúthien walked before his eyes in Rivendell, clad in a mantle of silver and blue, fair as the twilight in Elven-home; her dark hair strayed in a sudden wind, and her brows were bound with gems like stars. ») A noter que l'expression « vivante image » surtraduit « you walk in her likeness » (*ibid.*).

<sup>6</sup> On ne trouvera de portrait plus développé que dans les versions ultérieures, par exemple chez Gottfried : voir à ce propos l'article de Jean-Marc Pastré, « La beauté d'Isolde », in Danielle Buschinger (éd.), *Tristan et Iseut, mythe européen et mondial. Actes du colloque des 10, 11 et 12 janvier 1986*, Göppingen, Kümmerle, 1987, p. 326-340.

<sup>7</sup> Voir le commentaire de Christopher Tolkien (215/159-160), qui s'en étonne – le rapprochement avec Yseut constituerait donc une explication cohérente.

« noces » avec Tristan sur le bateau, elle épouse officiellement le roi<sup>1</sup>. Incestueux dans *Húrin* également, qui propose deux histoires : la rencontre de l'Elfe Finduilas (Failivrin), que Túrin ne peut aimer pour ne pas trahir son ami Flinding (104/ 77<sup>2</sup>), est une fausse piste. Une fois l'obstacle disparu, à la mort de Flinding, l'amour ne se réalise pas, car Túrin le sacrifie en abandonnant la jeune Elfe pour tenter de retrouver sa propre mère et sa sœur.

Cet amour inaccompli entre Túrin et Finduilas est une première configuration des relations amoureuses, dans un récit où les sentiments tiennent une place moins importante que les combats et l'amitié (avec Beleg ou Flinding), et qui fait davantage penser à l'épopée, à *Beowulf*, par les combats de Húrin puis de son fils contre les Orques<sup>3</sup>. Le fil amoureux ne disparaît cependant pas, comme on le verra à propos de la seconde histoire, amour incestueux qui rapproche Túrin de Tristan et qui illustre l'importance de la sphère familiale dans ce *lai*. Le versant amoureux prend une autre dimension dans le récit suivant. Beren est en effet un personnage chez qui l'amour s'équilibre avec l'héroïsme : son histoire amplifie ce qui n'était qu'un possible narratif dans *Húrin* – potentialité qui sera à son tour reprise chez Aragorn, dans un nouvel exemple de diffraction entre les personnages, ou de concaténation –, le tabou de l'amour entre un homme et une Elfe, comme le montre cette strophe, emblématique de l'importance de la fatalité dans le poème :

C'est ainsi que Beren payait  
le sort que lui infligeait  
l'immortel amour pour Lúthien,  
lui, un mortel, et qu'il les tienne  
tous deux captifs du même sort  
car elle devrait voir sa mort ;  
et le Destin pour leur malheur  
lia l'amour à la douleur.

And thus in anguish Beren paid  
for that great doom upon him laid,  
the deathless love of Luthien,  
too fair for love of mortal Men;  
and in his doom was Luthien snared,  
the deathless in his dying shared;  
and Fate them forged a binding chain  
of living love and mortal pain.<sup>4</sup>

De telles remarques convergentes laissent de côté, on s'en doute, des éléments qui renforcent eux aussi la légitimité du rapprochement entre le couple médiéval et les figures tolkieniennes, comme l'importance de la musique, des chants et de la magie dans l'ensemble des textes ; le chien Husdent (Hodain) de Tristan, personnage à part entière comme le Huan de *Leithian*, est caractérisé par la même fidélité et comme lui sert de trait d'union entre les personnages<sup>5</sup>. Enfin, dans son écriture même, le texte médiéval est – à des degrés divers suivant les versions – marqué par l'oralité, des formules, des adresses au lecteurs (à l'auditoire), tout comme les deux lais.

Il s'agissait, dans un premier temps, de légitimer une comparaison qui peut sembler à la fois (faussement) aller de soi – comme écho tristanien, Aragorn se révèle plus pauvre que Túrin et Beren – ou au contraire peu recevable, dans le cas du protagoniste des *Enfants de Húrin*, moins porté sur l'amour que sur les armes.

---

<sup>1</sup> *Sire Tristrem* ajoute un interdit explicite, Ysonde appartenant à la famille de l'ennemi (ST 939).

<sup>2</sup> Voir aussi la version, très résumée, dans *L'Esquisse de la Mythologie (Sketch of the Mythology, Sh, p. 29)*.

<sup>3</sup> Le personnage même de Túrin semble réfractaire à l'amour, dans la première partie de son existence : « [...] l'aimer n'est pas chose légère car il a l'air triste » (153/116, « nor was [he] lightly loved, for his looks were sad »).

<sup>4</sup> 267/184.

<sup>5</sup> Husdent est le « gage de [l']amour » de Tristan et le rappelle à la mémoire d'Yseut (*Be* 147) ; Huan, « à la vie à la mort li[é] » (393/243 : « in friendship that to death should last »), protège Lúthien de Celegorm (391 /242) ou lui sert de guide jusqu'à Beren (463/277). Voir son portrait au chant VIII (377/236).

On pourra compléter l'argumentation en évoquant les faits objectifs attestant d'une connaissance des textes tristaniens de la part de Tolkien, qui avait forcément lu l'histoire de Tristan dans sa version du XIV<sup>e</sup> siècle, *Sire Tristrem*, écrite en moyen anglais du nord avec des traces de ce dialecte des Midlands (du sud est) dont Tolkien était un spécialiste et un amateur, comme l'atteste sa correspondance<sup>1</sup>. En outre, dans le manuscrit unique qui le conserve, ce romance précède immédiatement *Sir Orfeo*, que Tolkien édita<sup>2</sup>; enfin, *Sire Tristrem* s'ouvre sur l'évocation de Thomas d'Erceldoune, figure légendaire que l'on retrouve dans plusieurs ballades, dont celle que Tolkien cite dans son essai *Du Conte de fées*<sup>3</sup>. Peut-on alors imaginer qu'un spécialiste de langue et de littérature anglaises médiévales, auteur d'un lexique de moyen-anglais<sup>4</sup>, ne connaissait pas bien un texte qui, s'il n'est pas extrêmement célèbre, demeure l'un des deux seuls récits médiévaux anglais évoquant Tristan, et le seul dans lequel l'espion se nomme Meriadok (ST 946) ?

Les histoires de Beren et Túrin, que l'on peut manifestement rapprocher de celle de Tristan, ont fait sur quatre décennies l'objet de plusieurs versions, en prose et en vers, qui révèlent un effet de structure dans l'œuvre de Tolkien ainsi qu'un dédoublement, Beren et Túrin formant un diptyque face à Tristan. Tolkien travaille presque simultanément à ces versions successives<sup>5</sup> et prend soin de relier les deux contes, explicitement, lorsque le *Lai de Leithian* est chanté par un personnage dans *Húrin* (145/108) – Aragorn psalmodiera son histoire dans *Le Seigneur des Anneaux* (S 217/ 208) – ; implicitement, autour de la figure de Thingol, roi du Doriath, qui accueille Túrin à la cour où Beren s'était présenté, longtemps avant. Les points communs de ces deux héros et leur rencontre avec Tristan font ressortir deux visages de l'héroïsme tolkienien et l'appropriation par Tolkien de la fatalité de l'amour, qui met en lumière des aspects moins connus des *Lais*, comme le rapport fondamental entre amour et (im)mortalité.

## II – L'amour fatal

### L'amer amour

L'histoire de Beren et Túrin est tout autant l'histoire de Lúthien, de Failivrin et Nienor, racontant comment une jeune fille « par amour devien[t] dam[e] », pour reprendre les termes de Duby<sup>6</sup> ; cet amour douloureux, dont les modalités sont topiques pour nous depuis Tristan et Yseut, renvoie chez Tolkien à la condition mortelle de l'homme.

---

<sup>1</sup> Voir L163 (p. 302), 44 (p. 83), 165 et 276 (p. 309 et 503).

<sup>2</sup> J'emprunte cette précision à André Crépin (ST p. 1552 et 1565). Voir *Sir Gawain and the Green Knight, Pearl and Sir Orfeo*, traduction de J.R.R. Tolkien, édition et introduction de Ch. Tolkien [1975] Londres, Harper Collins, 1975, vii, 158 p.

<sup>3</sup> La citation qu'en donne Tolkien se termine ainsi : « Et vois-tu cette jolie route/ Qui monte la pente aux fougères,/ C'est celle du pays des Elfes, / Où toi et moi pouvons aller. » (nouvelle traduction de Christine Laferrrière, dans J.R.R. Tolkien, *Les Monstres et les critiques*, op. cit., p. 141). Cette ballade est rapportée par Walter Scott dans son anthologie *Minstrelsy of the Scottish Border* (1802-1803).

<sup>4</sup> *Middle English Vocabulary*, Oxford, Clarendon Press, 1922. Voir aussi la liste des cours que Tolkien a donnés à l'université de Leeds, dans une lettre de 1925 (L 7, p. 26).

<sup>5</sup> On comparera ainsi les versions en prose et en vers des quatre premiers volumes de *L'Histoire de la Terre du Milieu* : *Contes Perdus I & II*, *Lais du Beleriand* et *Formation de la Terre du Milieu*.

<sup>6</sup> Georges Duby, *Dames du XIII<sup>e</sup> siècle. 1. Héloïse, Aliénor, Iseut et quelques autres*, Paris, Gallimard, 1995, p. 151.

Chronologiquement, Finduilas est la première à incarner cet amour. Prise entre la promesse ancienne d'aimer Flinding et ses sentiments pour Túrin, qui ne lui répond pas, elle commence à dépérir :

[...] La nuit, elle songe, le jour elle cherche quel malheur si profond lui a crevé le cœur, marrissant sa vie ; [...] les gens s'étonnent de la pâleur de sa main sur la harpe, de ses boucles dorées sur ses minces épaules échevelées, de ses yeux brillant des feux de secrètes pensées noyés de silence profond.	[...] By night she pondered and by day wondered what depth of woe lay locked in his heart his life marring; [...] and folk wondered at the fair pallor of the hands upon her harp, her hair of gold on slender shoulders slipped in tumult, the glory of her eyes that gleamed with fires of secret thought in silent deeps.
---	--

(103-105/ 76-78, v. 2173-2180 et 2256-2260)

Le poème de Tolkien met toutefois l'accent moins sur la « psychologie » que sur les gestes et les déclarations. Ainsi de Lúthien et Beren, qui ne peuvent vivre l'un sans l'autre : il la recherche longuement après leur première rencontre (265/183), elle se languit en attendant son retour (299/199) puis refuse la séparation lorsque Beren veut repartir, avant de le rattraper lorsqu'il met son plan à exécution (431, 447, 461 / 261, 268, 277) – significativement, Tolkien maintient cette séparation, alors qu'il avait envisagé de la supprimer<sup>1</sup>, ce dont résulte une scène supplémentaire de séparation et de retrouvailles. C'est donc la version de Béroul qui pourrait être évoquée, dans sa description plus extérieure des personnages, ou encore les *Folies*, qui révèlent l'impossibilité pour Tristan de s'éloigner trop longtemps d'Yseut<sup>2</sup> ; car le texte de Thomas insiste plutôt sur la douleur morale des personnages. La rime *amer / amer* (Th 331-333) et le jeu de mots sur le *triste Tristan* résumant, on le sait, la dimension élégiaque des sentiments des amants. Les *Folies* montrent également un Tristan mourant de langueur et surenchérissant dans l'expression de la souffrance – lorsque Yseut affirme : « ma vie est pénible et cruelle » (FO 255), lui répond sur le même ton : « je suis Tristan qui vit dans la tristesse et la peine » (FO 259) et soutient qu'il souffre davantage (FB 293-295).

J.-C. Payen parle même de « masochisme » chez les amants (le cilice, l'abstinence) ; que l'on accepte ou réfute ce terme, la douleur apparaît bien comme un moteur essentiel de l'intrigue. Elle explique le mariage de Tristan avec une autre femme (Th 355) et la vengeance de celle-ci lorsqu'elle découvre l'amour adultère, vengeance qui entraîne la mort des deux amants, dans un paroxysme de douleur. Ce sentiment est partagé par le quatuor, amants comme époux : « Un étrange amour unit ces quatre personnes : chacun en retire peine et douleur et tous vivent dans la tristesse » (Th 385).

### A l'ombre des forêts

Le seul moment heureux *commun* aux textes semble être l'épisode souvent considéré comme emblématique : la période passée hors de la société, dans la forêt, dans un espace « autre », où vivre un amour « autre ».

Dans la forêt du Morrois, Tristan et Yseut quittent les usages de la civilisation pour un long séjour fruste, dans une « loge » au « toit de feuillage » (Be 83), nourris par Tristan devenu chasseur (83, 85) : cette figure s'oppose au chevalier dans les textes médiévaux (que

<sup>1</sup> Dans le « Synopsis IV », (453/273), Huan enclenche immédiatement le voyage à trois vers Angband.

<sup>2</sup> Voir la remarque de J.-C. Payen dans son édition des *Tristan en vers*, sur la récurrence des scènes où Tristan se rend déguisé à la cour du roi Marc (éd. révisée et augmentée, Paris, Bordas, 1989, p. xiii).



l'on songe à *Yvain*) et manifeste bien la sortie de la civilisation. L'intrusion de Marc, qui surprend les amants dans leur cabane, constitue *a contrario* un rappel de la loi et de la société. Dans ce *desert* (82), leur apparence se modifie sensiblement : « leur teint s'altère [...] Leurs habits tombent en lambeaux » (99), les doigts d'Yseut maigrissent (107, 117) et Tristan finit par prendre conscience de sa *recreance* : « J'ai oublié la chevalerie, les usages de la cour et la vie des barons. » (123). Nous sommes bien loin de la version en prose du XIII<sup>e</sup> siècle, où comme Lancelot, Tristan méritera Yseut par des prouesses qui serviront la société<sup>1</sup>.

Ce hors-la-loi, qui menace de mort tout intrus (Be 99), est le frère de Túrin, l'*outlaw*, le banni tuant les êtres vivants sans distinction entre amis et ennemis de Morgoth, jusqu'à ce que Beleg l'amène à distinguer Elfes et Orques. Le groupe qui se forme autour de lui (49/30) annonce sa future vie dans les bois (rapportée dans les versions en prose), lorsqu'il devient chef des forestiers et vit un amour incestueux avec Nienor – chacun ignorant l'identité de l'autre – au sein d'une micro-société. Ironiquement, le rêve d'amour de Failivrin, c'est avec sa propre sœur que Túrin le réalise :

en rêve elle le cherche, son amour apaisant ses chagrins in dreams she sought him, his dark  
[sorrow  
[...] ils allaient, cœur léger, par les fleurs enchantées they fared free-hearted through  
[flowers enchanted  
main dans la main par les prés bienheureux with hand in hand o'er the happy pastures  
de ces contrées que nul feu de Terre n'éclaire of that land that is lit by no light of Earth,  
(104/77, v. 2204 et 2208-2210)

A son tour, Beren prend le relais de Túrin, vivant dans la forêt d'abord avec son père et un groupe de « hors-la-loi » (221/161, v. 131), puis seul lorsque ses compagnons sont massacrés ; s'il est contraint de quitter la « forte forêt » (*forest fast*, 233/167, v. 360), traqué par ses ennemis, c'est pour mieux vivre la scène emblématique de la rencontre avec Lúthien, dans les bois. Déjà connue du lecteur de *Húrin*, qui mettait l'accent sur le lieu, la « forêt enchantée »<sup>2</sup>, cette scène va se disséminer dans le *Lai de Leithian* :

Une nuit d'été il advint	Now it befell on summer night,
que sur l'herbe où un jour fin	upon a lawn where lingering light
gris et pâli s'évanouissait,	yet lay and faded faint and grey,
Lúthien dansait et qu'il jouait.	that Lúthien danced while he did play.
Les noisetiers allaient versant	The chestnuts on the turf had shed
leur lustre de feu, rouge et blanc,	their flowering candles, white and red;
là se dressait un orme sombre	there darkling stood a silent elm
brillant sous son casque d'ombre	and pale beneath its shadow-helm
les ombelles formaient tapis	there glimmered faint the umbels thick
	(247/174, v. 511-519)

Ce tableau est en effet décliné à plusieurs reprises, dans des scènes présentant Beren et Lúthien amoureux dans la forêt, à l'instar de l'ouverture du chant X, répétition figée et atemporelle. La fertilité de cette scène est attestée par sa reprise hors du *Lai*, des années plus tard, dans *Le Seigneur des Anneaux*, lorsqu'elle est chantée par Aragorn :

Les feuilles étaient longues, l'herbe était verte,	The leaves were long, the grass was green,
Les ombelles de ciguë hautes et belles.	The hemlock-umbels tall and fair,

<sup>1</sup> *Tristan en vers*, op. cit., p ix.

<sup>2</sup> Traduction littérale du vers 360, 144/107.

Et dans la clairière se voyait une lumière  
D'étoiles dans l'ombre scintillant.  
Là, dansait Tinúviel

And in the glade a light was seen  
Of stars in shadow shimmering.  
Tinúviel was dancing there

(S 217/208)

De plus, mille pages plus loin dans le roman (mais des années auparavant, chronologiquement), la rencontre d'Aragorn et Arwen renvoie explicitement à celle de leurs ancêtres :

Le lendemain, au coucher du soleil, Aragorn se promenait seul dans les bois, et il avait le cœur joyeux ; et il chantait, car il était plein d'espoir et le monde était beau. Et soudain, tandis même qu'il chantait, il vit une jeune fille qui marchait sur le gazon parmi les troncs blancs des bouleaux ; il s'arrêta stupéfait, croyant s'être égaré dans un rêve ou bien avoir reçu le don des ménestrels elfiques, qui peuvent faire apparaître devant les yeux de qui les écoute les choses qu'ils chantent. (S 1130 / 1095)

L'effet est renforcé par un dispositif qui dédouble cette scène de rencontre. Des années après ce moment, Aragorn revoit en effet Arwen, « sous les arbres de Caras Galadhon chargés de fleurs d'or » (S 1133 /1098) ; si la première scène a donné naissance à l'amour d'Aragorn, c'est au cours de celle-ci qu'Arwen lui répond – « son choix fut fait et son destin scellé ». C'est ce diptyque que se rappelle, au moment de mourir, un amant apaisé : « Dame Undómiel, dit Aragorn, l'heure est certes dure, mais elle fut compensée en ce jour de notre rencontre sous les bouleaux blancs dans le jardin d'Elrond où nul ne se promène plus. Et sur la colline de Cerin Amroth, lorsque nous renonçâmes tous deux à l'Ombre et au Crépuscule, ce destin fut accepté. » (S 1135 /1100)

La principale différence tient moins, toutefois, à ce dédoublement ou encore à l'insistance sur la dimension métapoétique (Aragorn revit une scène qu'il a chantée) renforçant la comparaison avec Beren et Lúthien, que dans la tonalité du texte, révélatrice de l'atténuation du tragique dans la relation entre les deux amants. Avant de le voir, retenons l'image d'une réitération sans fin de la rencontre. La clausule du chant d'Aragorn – « Et il y a longtemps, ils disparurent/ Dans la forêt, *chantant sans tristesse* » (S 219/209, *In the forest singing sorrowless*) – est même une reprise littérale, dans la version originale, des vers de *Húrin* : « À la lune et aux clairs sons / Beren de l'elfe vierge épris / danse encor dans ses yeux noyés / chant de la forêt sans chagrin. » (147/109, v. 463-466 : *In the forest singing sorrowless*).

Les avant-textes fournissent peut-être une indication supplémentaire du rapport entre cette vie dans les bois et celle de Tristan et Yseut, rapport qui passe également, mais nous ne nous y attardons pas, par le refus de l'identité assumée par le déguisement (de l'apparence et du nom), par la folie et le rapport à l'animal, à la bestialité. Le récit s'éloigne en effet d'un des synopsis préparés par Tolkien, où Lúthien, Beren et le chien Huan vivent dans les bois, dans une « hutte de branchages », délaissant la quête des Silmarils et la civilisation (le Doriath)<sup>1</sup>. La version finale évite-t-elle, une nouvelle fois (après la blondeur de Lúthien et le nom *Broseliand*), un rapprochement trop visible pour les lecteurs de Tristan, conformément au souhait manifesté par Tolkien de s'affranchir de sources ou de comparaisons littéraires possibles ?

---

<sup>1</sup> Voir le synopsis V (453/273).

## *Doom, fate, destinee*

La rencontre d'Aragorn et Arwen et celle de Beren et Lúthien se situent dans des contextes à la tonalité bien distincte. La joie d'Aragorn avant l'apparition de la jeune femme contraste avec le désespoir de Beren, emblématique de l'importance de la fatalité dans son histoire, qui s'interrompt d'ailleurs, de manière symptomatique, sur la blessure mortelle qu'il reçoit ; la suite du conte (sa guérison, leur vie ensemble) appartient aux brouillons ou à d'autres versions, en prose. Toute son existence semble soumise au destin, dont les occurrences sont nombreuses, comme suffit à le montrer la strophe citée plus haut (267/184, v. 786-793) où la rime *chain / pain* complète l'association entre *doom* (deux occurrences), *fate* et *love* (trois occurrences en 8 vers)<sup>1</sup>. En cela, *Leithian* se situe dans la lignée de *Húrin*, où le destin joue un rôle encore plus central dès l'ouverture du récit : la malédiction de Morgoth, un des « dieux »<sup>2</sup>, façonne en effet le destin et la vie malheureuse des enfants de Húrin, Nienor et Túrin « au sort fatal »<sup>3</sup>, ce qui explique la vie errante de ce dernier et sa méprise lorsqu'il tue Beleg, qu'il n'a pas reconnu (67/ 46). Si la seconde méprise (il ne reconnaît pas sa sœur et l'épouse) est hors champ dans les versions inachevées de *Húrin*, le destin se manifeste encore dans des signes moins importants mais récurrents, lorsque la flèche fétiche de Beleg se brise, peu avant sa mort (66/ 45) ou que Túrin évite sans le vouloir le trait d'un archer elfique (92/ 66).

La comparaison de *Húrin* et de *Leithian* donne le sentiment que la responsabilité des héros est plus grande dans le second lai, où ils choisissent à plusieurs reprises de poursuivre leur voyage et leur existence quand Túrin semble soumis au destin. Beren se trouverait du côté de Thomas (Duby insiste sur le libre-arbitre des amants), Túrin du côté de Beroul, chez qui les amants cessent de vivre dans la forêt aussitôt que l'effet du philtre s'estompe (121)<sup>4</sup>. S'il est question de *fortune* et de *destinee*<sup>5</sup> dans l'histoire de Tristan et Yseut, c'est par l'intermédiaire du philtre que le texte propose une analogie entre l'amour et la fatalité : « ce breuvage contenait notre propre mort » résume Tristan chez Thomas (Th 453), et Yseut, au moment d'expirer sur le corps de son amant, emploie une image qui assimile la mort et le breuvage. Cette image forte du philtre d'amour ne colore-t-elle pas notre perception de la rencontre entre Lúthien et Beren, fasciné par son apparition comme par un sort ?

tout engourdi et enflammé  
plein de surprise, émerveillé ;  
lors son esprit mortel s'aliène  
aux rets de la magicienne

*enchanted* dumb, yet filled with fire  
of such a *wonder* and desire  
that all his mortal mind was dim;  
her *magic bound* and fettered him

249/175 (v. 545-549)

La fatalité est rappelée par une série de blessures, qui scandent le texte, montrant que le héros est en sursis, ce qui renvoie à sa condition mortelle et à la véritable raison, chez Tolkien, de l'interdit qui pèse sur les amants.

Apparemment condamné, Tristan doit par deux fois son salut à sa compagne, qui le guérit après son combat contre le Morholt et contre le serpent à la morsure empoisonnée (*FO* 249, cf. *FB* 297), comme le rapportent, en des termes très proches, des analepses dans le récit

<sup>1</sup> Voir d'autres occurrences de *fate* (281/190, v. 1046 ; 385/240, v. 2425 ; 447/ 269, v. 3241...).

<sup>2</sup> Il convient d'être prudent, et de distinguer le dieu unique, Eru, de ses acolytes angéliques, les Valar ; néanmoins, les premières versions du « Silmarillion » évoquent bien les « dieux » (*gods*).

<sup>3</sup> 19/6 (« o'erthrown by fate », v. 7). Le terme revient v. 572 (49/30), v. 656 (51/32), v. 705 (53/33), v. 1103 (63/43), etc.

<sup>4</sup> Voir G. Duby, *op. cit.*, p. 131.

<sup>5</sup> Voir Be 35 et 129, *FTB* 280.



propre mère lui explique qu'« il ne convient pas qu'un mortel se marie avec la race elfique » (S 1131/ 1096). Comme Thingol, Elrond demande qu'il réussisse un haut fait : Aragorn devra conquérir la couronne de l'Arnor et du Gondor, réunir les deux anciens royaumes des hommes, pour prouver qu'il est digne d'Arwen – afin de réunir (l'analogie s'impose) les deux peuples, Elfes et Hommes, aux destins séparés (1133 / 1098). La mort est encore l'horizon de cet amour, puisque le destin suscite l'amour en Aragorn (double occurrence de « fatalité », 1132/1096) et oblige les enfants d'Elrond à choisir entre le sort des hommes et l'immortalité des Elfes – choix plus complexe qu'il n'y paraît et qui explique pourquoi Elrond évoque lui aussi la « fatalité qui pèse » sur les Semi-Elfes.

C'est précisément ce choix qui permet au récit de trouver une issue heureuse ; car les Semi-Elfes se trouvent, de fait, entre la condition des Elfes et celle des hommes, tandis qu'Aragorn est un parent éloigné d'Arwen (1130/1095) ; par sa longévité, il va se rapprocher des Semi-Elfes tandis qu'Arwen renonce de manière spectaculaire à l'immortalité (1133/1098). Dans l'histoire d'amour peu démonstrative et peu « psychologique » d'Aragorn et Arwen, c'est cette thématique que privilégie le roman, au point que leur discussion finale prend des allures de dialogue philosophique évoquant l'*Athrabeth*<sup>1</sup>.

Ici, l'histoire d'Aragorn tranche avec celles de Húrin et de Beren, lui qui vit une centaine d'années avec Arwen (1134/1099), après avoir montré qu'il était digne d'elle en devenant roi, et l'avoir épousée. A l'opposé, le dénouement de l'histoire de Túrin, avec la mort des quatre principaux personnages, Nienor, Failivrin, Túrin et Beleg (hors des *Lais*), est empreinte de ce « désespoir » qu'évoque Payen à propos de la version de Thomas<sup>2</sup>. Entre les deux, Beren, blessé à mort par Carcaroth (529/307-308), doit son salut final à sa compagne, selon une ébauche esquissée par Tolkien (le synopsis V), qui inverse le mythe d'Orphée, dans les rôles comme dans le dénouement : Lúthien ramène Beren d'entre les morts, l'enlevant à Mandos, et vit avec lui en Broseliand (535-536/311). Cette conclusion est d'autant plus remarquable qu'elle tranche avec le précédent récit de l'histoire des deux amants : dans le *Conte de Tinúviel*, ils ne sont pas réunis après la mort de Beren.

Tracé à grands traits, le rapprochement entre Tristan et Yseut et ces textes de Tolkien fait ressortir les traits les plus tristaniens des héros tolkieniens et la modulation sur la fatalité de l'amour, attachée à l'image des amants médiévaux, au fil des versions. C'est peut-être Beren et Lúthien, entre le récit « brut » de Túrin et l'histoire plus prévisible d'Aragorn et Arwen, qui retient le plus l'attention du lecteur : quelle plus belle illustration en effet, dans l'œuvre de Tolkien, de la fonction de « consolation » du conte de fées<sup>3</sup>, que l'image de Beren et Lúthien, « pass[ant] pour toujours des jours sans âge / dans les herbes jamais grises de la verte forêt »<sup>4</sup> ?

---

<sup>1</sup> 1135/1100 ; voir le dialogue « philosophique » *Athrabeth Finrod ah Andreth* dans *Morgoth's Ring* (éd. de Ch. Tolkien, Londres, HarperCollins, 1993, p. 303 sq). Il s'agit d'une preuve supplémentaire de l'importance de la réflexion sur la mort et la mortalité dans *Le Seigneur des Anneaux* - sur ce point, je me permets de renvoyer à V. Ferré, *Tolkien. Sur les rivages de la Terre du Milieu* (Paris, Christian Bourgois, 2001) ainsi qu'à l'article de M. Devaux, « "L'ombre de la mort" chez Tolkien », in M. Devaux (dir.), *La Feuille de la compagnie, 1*, Paris, L'Œil du Sphinx, 2001, p. 39 sq.

<sup>2</sup> *Op. cit.*, p. xviii.

<sup>3</sup> Voir « Du Conte de fées », in J.R.R. Tolkien, *Les Monstres et les critiques*, op. cit., p. 180.

<sup>4</sup> 145/108 (« that they dwell for ever in days ageless/ and the grass greys not in the green forest/ where East or West they ever wander. », v. 395-397).